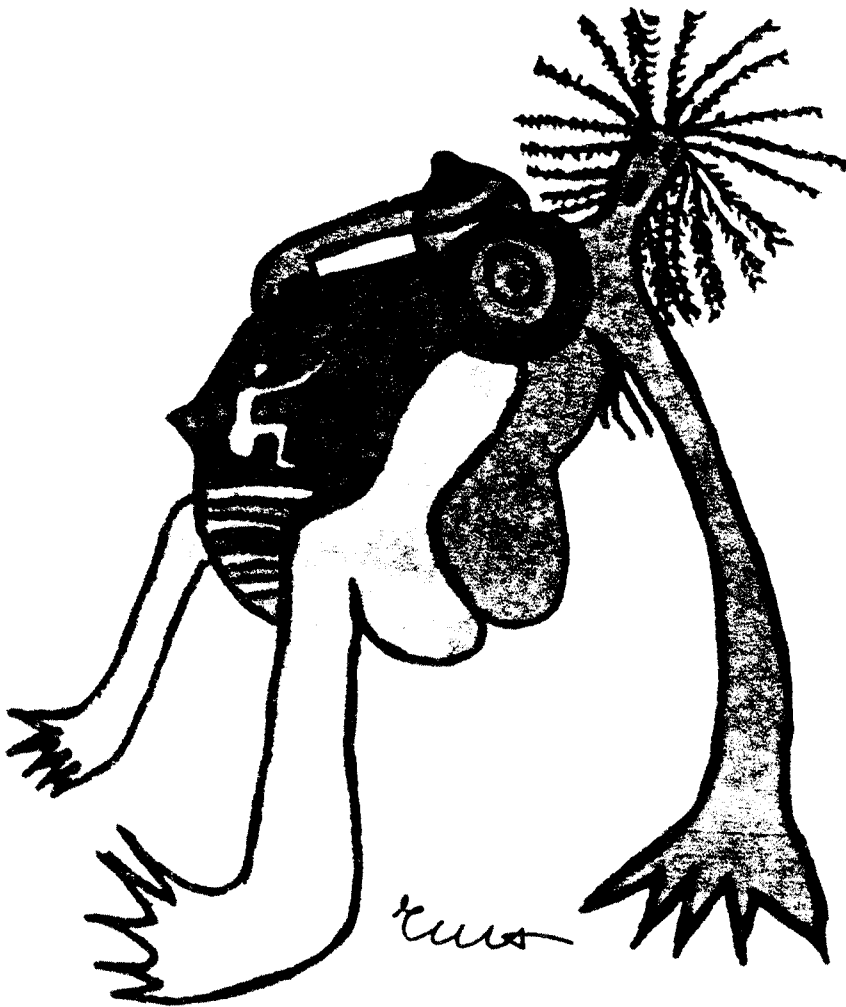


Irène Pages

This article is a study of the writings of Emma Santos that have been published in the last ten years in France. Her books — short, lucid, at times raw and cruelly poetic — constitute fragments of one autobiographical document, barely fictionalized. She is the subject of her books, not so much in the recollection of the main events of her life as in the perception she has of them through the different stages of her madness. The article examines Santos's writings as influenced by her madness and her being a woman.



"La Folie-Femme, car trop longtemps elle a été interdite au langage, ne pouvant que se racler la gorge, l'air idiot, la malcastrée."

(Le Théâtre d'Emma Santos, p. 24)

Emma Santos:

Le biologique,
la folie
et
l'écriture



Emma Santos dont les écrits se publient aux éditions *Des femmes* à Paris est restée en marge des dissensions qui séparent les féministes françaises et ne semble guère suivre l'orientation du groupe "politique et psychanalyse" qui domine ces éditions. Par ailleurs, elle est peu connue en Amérique du Nord. Huit livres écrits en huit ans, au hasard d'internements, dans des éclaircies entre des crises de folies: livres courts, lucides, d'une poésie amère et crue, qui se ressemblent tous, car tous constituent les fragments sans cesse remaniés d'un seul et même documentaire autobiographique à peine fictisé.¹ Emma Santos est bien la matière de ses livres, mais elle l'est non pas tant dans le rappel des événements qui ont marqué son existence, que dans la perception qu'elle a de ces derniers, à divers stades de sa folie. D'un titre à l'autre, on reconnaît, ressassés comme des obsessions, les événements vécus: la gorge tranchée

dans l'accident, le goitre et le dérèglement thyroïdien, la soumission à l'homme, "C", l'abandon par lui, le traumatisme de l'avortement, la hantise de l'enfantement et celle de l'écriture, toutes deux confondues, l'adoption psychique d'un enfant mongolien, l'hôpital ou encore la psychiatre partenaire de transitoires jeux lesbiens. C'est aussi le fantasme inouï de la *loméchuse* avec laquelle elle s'identifie, insecte goitreux portant dans sa gorge un oeuf-foetus, l'enfant à naître ou la parole révoltée.²

Le plus souvent la révolte féministe vise la condition sociale de la femme, rarement s'en prend-elle au biologique pur: Beauvoir en a escamoté la portée et des écrivaines comme Leclerc, tout en revalorisant le corps féminin n'ont pas songé un instant à en accuser la fatale fonction reproductrice. Leur revendication porte sur le droit de la femme de *disposer* de cette fonction. Quant à la glorification du corps féminin telle qu'on la trouve chez une Cixous ou une Wittig, elle passe, à tort ou à raison, aux yeux des féministes modérées, pour une vaine tentative de conjuration du sort. Chez Santos, la fonction reproductrice du ventre féminin constitue une obsession: "Je marche toujours la tête au ventre, matricienne matricielle" (*L'Illulogicienne*, p. 104). Or l'obsession s'énonce sous un flot de fantasmes ambigus dont on ne sait s'ils expriment l'exaltation ou la malédiction de la matrice, ou les deux à la fois. Certes, l'oeuf-foetus sans cesse expulsé par la *gorge* et sans cesse renaissant dans cette gorge, figure à la fois le scandale de la biologie féminine ou la sanglante violence faite au corps et la vaine tentative de dénonciation de ce scandale. (au sens beauvoirien du terme). Le visqueux (*glairé*, *bave*, *glaviot*) qui accompagne généralement le processus en question dit bien l'inéluctabilité dégoûtante de la vie cellulaire ainsi que le faisait le *visqueux* désignant l'existant dans l'oeuvre sartrienne, et dit aussi l'inanité de la parole, "bavure", "morve", le "bavasser"

comme dirait Montaigne. Ailleurs, le mou, la masse dit l'esclave passivité de la chair féminine sur laquelle se greffe la vie parasitaire.

Les dessins dont Emma Santos a illustré le texte de *J'ai tué Emma Santos* représentent tous la loméchuse anthropoïde, femme-insecte dont le ventre est toujours plein: rondeurs inéluctables et béances de la reddition. La révolte et la souffrance s'inscrivent, impuissantes, dans le cri muet de l'insecte renversé sur le dos. Seul le gigotement des pattes marque le vain refus de la fonction reproductrice. De l'orifice, gorge ou bouche, sortent des petits ou une myriade de mots.

Ailleurs, Santos appelle l'enfantement, de toutes ses entrailles:

Je marcherai le ventre rempli toute ma vie. Femme enceinte dans la lumière entre la terre et la mer.

* * *

Je veux un enfant. Il me faut un enfant. Je veux un enfant. Je suis en mal d'enfants, si mal . . . Je suis seule . . . Un enfant . . . N'importe lequel, un même anormal, complètement idiot. L'enfant imaginaire. Je l'aimerai l'enfant. Je saurai l'aimer. Qu'on me le rende. Je veux un enfant. Fais-moi un enfant. Oh! Fais l'enfant. Enfant. Fais fais fais. (*Théâtre*, p. 33)

* * *

Cependant l'impression dominante demeure celle d'un ressentiment contre la passivité de la chair féminine sur laquelle et souvent contre laquelle se greffe la vie du foetus. En raison de cela, l'écrivaine se sent honteuse, non seulement d'avoir à subir l'humiliation d'un sort passif, mais surtout d'en devenir folle et de n'avoir pas osé pendant trop longtemps, comme tant d'autres, se faire entendre:

Juste un petit crachat même pas net. une petite toux. Raclement. Rien. Par-don. On toussote poliment. On met la main devant la bouche. On s'excuse. On fuit. Honte. (*Ibid.*, p. 22)

* * *

Lorsqu'il lui arrive de se libérer, la parole chez Santos se fait "rire de la Méduse", ouvrant les vannes,

comme le dirait Hélène Cixous, à une "coulée de fantasme inouïe". Les fantasmes chez Santos confondent la bouche, orifice de la parole avec l'organe de l'enfantement. La parole et l'enfantement sont en même temps acte de violence ensanglanté, flux, orgasme solitaire, délivrance. Ecrire ou dire, c'est "rejeter (sa) vie dans un flot de sang":

* * *

Je suis triste. Je ris. Mon rire tire et bouscule mon souffle. Mon rire crie rouge. Vagin denté. Gorge dentelée. Je triomphe magnifique. Mon cri déchire ma gorge. Je voudrais bien rejeter ma vie dans un flot de sang. Convulsion. Hémorragie douce. Délivrance. Orgasme de vieille femme seule. (*Théâtre*, p. 22)

* * *

Tout texte, selon Sollers, s'insurge contre la réalité, non pas tant du fait que la réalité est ce qu'elle est, mais du fait qu'elle lui oppose l'obstacle du langage. Il est "lutte constante contre la répression et l'interdit", il "se bat sur la frontière où l'individu devient quelqu'un d'autre que celui à qui il est permis d'être (*Alternative, Tel Quel*, n° 24, 1966, p. 59). C'est bien le cas du texte chez Santos où ce qu'elle appelle, à certains moments, "la parole hoquetante, bredouilleuse", se confond avec le désir non clairement exprimable d'un moi autre. Face à la réalité obstacle, le désir se cherche une compensation dans le fantasme et l'écriture, cercle vicieux dont Santos ne peut sortir. L'écrit se fait objet tout désigné à la psychanalyse. Ainsi peut-on regrouper toute une série de corrélatifs signifiants de l'obsession, comme suit, et dont je tenterai d'expliquer la corrélation signifiante, dans ses grandes lignes. (Voir tableau ci-dessous.)

L'écriture et la parole sortent du corps comme l'enfant à naître ou le foetus qu'on rejette. Elles sont *baillonnées*, *malcastrées*. Elles sont aussi *empoisonneuses*, comme l'est le foetus sans vie dans le ventre de la mère. Ainsi, l'enfantement représente la mise en mots d'un vouloir toujours contré. Il se fait dans le *sang* et le *glairé*. De même, l'écrit-

NOMS	ADJECTIFS	VERBES
-goître	-blanchâtre	-rejeter
-gorge -salive -bave		-naître
-sang	-rouge	-re-naître
-foetus		-empoisonner
-oeuf -glaire -accouchement	-fétide	-crier
-insecte		
-loméchuse		
-larve	-gris (e)	-pousser
-liquide -mer -mère		-gigoter
-pattes-boule-ventre -matrice		-baver
		-lécher
-écriture -enfant	-mongoloïde -idiot(e)	-embrasser
-parole -solitude	-baillonné (e) -empêché(e)	
-folie	-malcastré(e)	

ture, comparable à l'activité cellulaire, se fait dans la *souffrance* et la *solitude*. Elle se fait malgré elle. L'écrivante est cet insecte têtue, la *loméchuse* qui roule interminablement sa *boule* d'angoisse, de souvenirs, ressassant, *bavant* sa petite histoire, *dégorgeant* sa vie.

Comme Cixous nous le rappelle, l'écriture est désir, désir d'atteindre, de posséder, d'*embrasser* le monde: elle est "pulsion libidinale" et même "ex-pulsion". Cependant, chez la femme, elle fait retour au corps, parce que le corps de la femme pour la femme a été ignoré, supprimé. Chez Santos, l'écriture revient au corps, non par un acte d'exorcisme, mais plutôt comme par un acte d'autoparasitisme. Santos se crée le fantasme de la loméchuse absorbée dans sa dévoration de larves: écrire, et écrire de soi, c'est se nourrir de cette activité même, c'est ne plus pouvoir s'en passer, c'est faire du *symphyllisme*, et c'est se détruire en fin de compte.² L'enfant mongoloïde que Santos imagine adopter, ou le foetus d'enfant qu'elle avorte, n'y figure que comme stade avorté de l'expression. Enfin, Santos parle du foetus qui empoisonne la mère, comme du cortège des mots qui l'oppressent et ne peuvent sortir de sa gorge. Il lui faut expulser les mots de la folie destructrice comme doit s'ex-

pulser le foetus empoisonneur.

Santos a choisi la loméchuse pour symboliser en la femme non seulement la victime du parasitisme, mais encore la dépendance à l'autre, et aussi son obstination instinctive à vivre, à reproduire et à crier sa révolte. L'obstination de l'instinct de vivre est fortement présente dans les multiples évocations de l'accident d'automobile où Emma, enfant, avait eu la gorge tranchée. La loméchuse apparaît en filigrane, dans l'évocation de l'accident:

Je me souviens d'un grand bruit. Puis plus rien. J'étais assise sur le trottoir. Je retenais ma tête à deux mains. Elle ne tenait plus que par un fil. *Mes pattes grassouillettes*, mes ongles rongés ne voulaient pas la lâcher. Non, elle ne tombera pas. Je suis là pour la retenir. . .

(*L'Itinéraire psychiatrique*, p. 44)

* * *

C'est la fonction même du degré zéro du témoignage que de rendre aux faits vécus, ou imaginés dans l'existence, leur violence la plus crue. Mais dans le compte rendu du fait brut et à plus forte raison de la violence, se trouvent en germe le tragique, l'épique, le poétique. Santos exploite ces possibles mutations de la violence. Ainsi, décrivant l'avortement, elle le rend épique, elle le poétise:

La femme, la grenouille à moitié morte se retrouve toujours là couchée sur le dos, les genoux écartés, les talons coincés à deux tiges de fer. Elle renvoie l'*oeuf de la mort*. (*Théâtre*, p. 32)

Moribonde étendue grise amère et fétide nébuleuse endormie huitre gluante salive bave glaire sueur enfin buée halo boudin blanchâtre qui n'a pas encore vécu liquide de tristesse une promesse à peine, blanche. (*Ibid.*, p. 52)

* * *

Pourtant, en dépit de sa nature d' "artifice", l'écriture demeure pour Santos l'acte d'authentification et de survivance par excellence. "J'écris et je me regarde dans mon écriture pour ne pas mourir." Ce n'est pas par hasard que son entrée en écriture correspond à son entrée en psychiatrie: "ils l'avaient donc ramassée folle nue, un cahier d'écolier à la main." Certes, Emma écrit parce qu'elle a son mot à dire dans un drame dont elle est à la fois témoin et victime. Mais écrire est aussi pour elle, dans une première visée, une façon de conjurer la folie et la solitude. A défaut du regard des autres, les mots lui renvoient sa propre image. Par ce subterfuge de distanciation — car "dire" à travers des mots, c'est se dissocier du "dit", et "se dire", c'est se détacher du soi, — la voilà libre de se dissocier de sa folie, ou tout simplement, de la réalité détestable. "Actrice et spectatrice de mon théâtre, je lance des pétards et m'applaudis."

Dans *L'Illulogicienne*, comme le titre le suggère, Emma reconnaît s'être inventé une logique de l'illusion, sans doute comme l'avait fait son aïeule de papier, Emma Bovary. Le terme fait aussi écho à la protestation féministe qui s'en prend, en France, au discours "phallogocentrique".³ Emma se fait "illulogicienne" pour se justifier, et dans sa situation de femme, et dans sa situation de folle potentielle, ce qui aux yeux de la tradition patriarcale revient au même: les femmes étant considérées comme privées du don de logique, se fabriquaient par compensation une logique individuelle, illusoire,

ou auraient recours à l'hystérie pour échapper au "logocentrique" oppresseur.

S'étant accrochée à "l'Homme" (avec un grand "H"), Emma Santos s'était faite *loméchuse*, à la fois parasite et dépendante, abdiquant toute autonomie. Mais consciente de son échec, il lui fallait le justifier, l'escamoter. La folie présentant un biais tentant, elle mime donc la folie, puis finit par devenir folle. C'est, du moins, ce dont l'écrivaine veut nous persuader dans *L'Itinéraire psychiatrique*.

J'ai tué Emma S. ou l'écriture colonisée est l'antidote à l'illusion et le refus de la folie, mais c'est aussi la répudiation de l'écriture comme instrument de subordination. Le pseudonyme Santos est supprimé du titre parce qu'il lui avait été donné pour nom de plume par le compagnon assujettisseur. Celui-ci l'avait encouragée à "s'écrire". Les médecins et psychiatres le lui avaient aussi recommandé à titre de thérapie. L'écriture exercée pour se libérer de la folie et de la féminité devient suspecte. Plus encore, elle est vouée à l'échec. Emma Santos rejoint le cortège féministe par le thème de la parole étouffée ou de l'écriture colonisée. La parole folle évoque, en effet, sans exagération, la parole féminine hésitante, hoquetante, baillonnée par l'éducation:

Je ne sais pas — Comme des morceaux de sparadrap qui se croisent sur mes lèvres. Je suffoque. J'essaie d'arracher le bandeau. Je ne trouve plus forme de bouche mais un trou saignant, cloaque sanglant. Les muscles morts. Les chairs brûlées. Quelquefois comme une habitude ancienne, un tic, comme une souvenance, une enfance, les mots grognent, remuent la tête, font des efforts, ils grimaçant. Réticence. Les mots ne sortent plus. C'est pathétique, presque ridicule, agaçant. Des soubresauts indécents, des remords, hoquets d'ivrogne.

(*La Malcastrée*, p. 76)

* * *

Le titre de *La Malcastrée* implique que la violence faite à la personne n'empêche guère la parole toute châtrée qu'elle soit. Le

fantasme a pris le dessus sur la réalité. Emma Santos, l'écrivaine va "roulant devant (elle) comme un gros caillou, une boule de neige grandissante, un amas de souvenirs, de regrets, d'échecs" absorbée dans son activité têtue et salvatrice, l'écriture. Salvatrice, l'écriture, parce qu'elle offre au sujet le moyen de transférer l'échec sur une "autre", ou encore sur le "je" mythique du texte.

La folie choisie, écrite sur mes feuilles, cette folie faite avec mes mots et mes désirs. Je me suis jetée dans le délire (. . .) poussée et attirée par mon double. (*Théâtre*, p. 18)

* * *

Mais, dans cette activité sisyphique, l'écrivaine pourrait bien se confondre avec "l'écrit-vaine" (pour faire un malencontreux jeu de mot à la Lacan) dans la mesure où l'écriture, tout en pourvoyant un déversoir à la folie, ne résoud pas pour autant les conflits intérieurs et la révolte qui la causent.

Irène Pagès est professeure de français au département de langues et littératures de l'Université de Guelph, en Ontario.

1. *L'illulogicienne* (Flammarion, 1971). *La Malcastrée* (Maspéro, 1973; Editions des femmes, 1976). *La Loméchuse* (La Marge-Kesselring, 1974). *La Punition d'Arles* (Stock, 1975). *J'ai tué Emma S. ou l'écriture colonisée* (Editions des femmes, 1976). *L'itinéraire psychiatrique* (id. 1977). *Le Théâtre d'Emma Santos* (id. 1977). *Ecris et tais-toi* (Stock, 1978). L'avant dernier, *Le Théâtre d'Emma Santos* résume pour la scène les principaux thèmes des précédents.

2. Coléoptère de la famille des *symphyles* qui secrètent un liquide apprécié des fourmis. En échange, les fourmis élèvent les larves des loméchuses. Celles-ci dévoreront les oeufs des fourmis. Le "symphyllisme" est, chez les fourmis, comparable à l'alcoolisme humain.

3. "Phallogocentrisme" ou "Phallogocentrisme": mot formé sur "logocentrisme", néologisme en faveur chez les théoriciens du discours psychanalytique. Derrida l'utilise pour démystifier toute une tradition cartésienne normative de la pensée française. Hélène Cixous et Luce Irigaray démystifient à leur tour et retournent contre lui-même le discours déridien (tout aussi idéaliste) d'où le féminin est absent ou décapité. (cf. Elaine Marks, "French Literary Criticism" *Signs*, Vol. III, No. 4 (Summer 1978), p. 841).

Marie-Andrée Parent

Tu es parti
sans un mot
comme les oiseaux
que tu attirais
chez-toi
dans le jardin
pour les observer
le temps
d'une courte halte.
Alors,
devant eux
qui savaient
parler
le langage
de ton âme,
tes yeux
s'animaient
de mille
tendresses.
Cette petite
mare d'eau,
merveilleux
cadeau,
c'était toi
et tes rêves
c'était la mer
qui te grisait
et t'enveloppait.
Tu aurais bien
changé ta peau
contre celle
d'une mouette
pour t'envoler
très haut
vers l'océan
mais moi
j'aurais donné
la mienne
pour pouvoir
te dire
je t'aime.

Adieu
mon père